

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les deux Défilés

A Strasbourg, au milieu de la place d'Armes, se dresse la statue de Kléber et, sous le monument, repose le corps du général.

Comme Ney à Metz, comme Rapp et Bruat à Colmar, comme Mouton à Phalsbourg, Kléber, à Strasbourg, a des concitoyens qui savent l'entourer d'admiration et de respect. Mais, par un effet de cette fatalité qui, en 1870, abattit notre pays, voilà que depuis plus de quarante ans nous voyons les régiments allemands défilé devant les monuments de tous ces braves qui, si souvent, ont fait fuir devant eux les bataillons de la Prusse et de l'Autriche.

Depuis plus de quarante ans, Strasbourg entend les soldats allemands battre son pavé de leurs bottes pesantes ; et immuable et superbe comme nos espoirs, Kléber, du haut de son socle, regarde avec dédain ces vaines parades dont il ne comprend pas la grotesque ordonnance.

Une fois, cependant, chaque année, au cours d'une nuit d'hiver, quand les douze coups de minuit sonnaient lentement à la haute tour de la cathédrale, l'aspect habituel de la vieille place d'Armes se modifiait.

Sans doute, la sentinelle qui veillait devant le poste arpentait toujours le trottoir de son pas lourd, et les rondes militaires s'organisaient comme à l'ordinaire ; mais quelque chose de grand se préparait — quelque chose de grand qui avait l'air d'un jeu d'enfants — car, du coin le plus sombre de la place, on voyait tout à coup déboucher d'une petite rue bordée de maisons aux pignons aigus, quelques centaines de jeunes gens qui s'avançaient, gravement, l'un derrière l'autre, les cols de leurs pardessus relevés, sans un geste, dans le plus profond silence et le calme le plus absolu ; ils se dirigeaient vers la statue du général, se découvraient respectueusement, faisaient, le chapeau à la main, le tour du monument, puis se perdaient de nouveau dans l'ombre d'où ils étaient sortis.

C'est ainsi que se déroulait le monôme traditionnel des étudiants alsaciens-lorrains inscrits à l'université allemande de Strasbourg.

A grands frais, les autorités universitaires faisaient venir à Strasbourg des professeurs très savants — de ces professeurs qui approuvent le bombardement des églises et des musées et le massacre des femmes et des enfants — et qui enseignaient aux jeunes Alsaciens-Lor-

rains que l'histoire de leur pays était une histoire allemande, et que l'Allemagne seule était capable de faire le bonheur de l'Alsace-Lorraine. Mais les jeunes Alsaciens ne se laissaient pas convaincre ; ils se souvenaient que c'est en servant la France et en répandant leur sang pour elle que leurs pères avaient conquis la liberté ; et c'est pour affirmer à la face des Allemands l'indépendance et la force de leurs convictions qu'ils venaient défilé chaque année, chapeau bas, devant la statue de Kléber, et offrir aux mânes du grand homme mort pour la France le spectacle réconfortant de leur fidélité au souvenir national.

Cette ronde nocturne si calme, si pleine de dignité, était considérée comme un acte d'initiation à des mystères sacrés qui devaient perpétuer le culte de la Patrie absente et entretenir dans les âmes l'amour du cher passé disparu.

Et voici que déjà ce passé disparu va ressusciter. Strasbourg, impatient et frémissant, attend maintenant un autre défilé, non plus un défilé morne et sévère, se déroulant silencieux dans l'ombre de la nuit, mais un défilé glorieux, s'avançant musique en tête, au pas accéléré et au milieu des acclamations, à l'éclat du grand soleil de notre victoire.

ANSELME LAUGEL,
ancien député d'Alsace-Lorraine.

Le Président de la République visite Reims.

Le Président de la République a quitté Paris samedi pour Châlons-sur-Marne et de là, il s'est rendu, dimanche, en automobile dans la ville de Reims.

Il était accompagné du général Dupargé et du préfet de la Marne.

Il s'est arrêté à l'hôtel de ville et s'y est longuement entretenu avec le maire de Reims, le docteur Langlet, et avec les membres du conseil municipal.

Ils ont félicités du courage et du dévouement dont ils ne cessent de faire preuve dans l'administration d'une cité qui est tous les jours bombardée.

Il leur a dit qu'il avait gardé un souvenir reconnaissant du chaleureux accueil que lui avaient fait, l'an dernier, en des jours de fête, les habitants de la cité rémoise et qu'il avait tenu à leur apporter, en des jours d'épreuve, le témoignage de sa sympathie.

Le maire a vivement remercié le Président de sa démarche, dont la partie de la population, qui n'a pas évacué la ville, a été très touchée.

M. Poincaré a remis au maire, pour les pauvres de Reims, une somme de 5,000 fr.

Le Président est ensuite allé, avec le docteur Langlet, examiner en détail les ravages causés à la cathédrale par le tir systématique des batteries allemandes, et il a été profondément ému à la vue de ce qui reste de la vieille basilique.

Après être retourné à l'hôtel de ville et avoir pris congé du maire, le Président est rentré directement à Paris.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL dans les départements envahis.

M. René Viviani, président du conseil, et M. Léon Bourgeois, président du groupe parlementaire des départements envahis, ont quitté Paris dimanche matin pour continuer, dans le nord, les visites des départements envahis, qu'ils ont déjà faites dans l'Est et y étudier sur place la situation économique.

Ils se sont arrêtés d'abord à Compiègne, se sont rendus aux tranchées du Puits d'Orléans, près Choisy-au-Bac, se sont arrêtés à Montdidier où ils ont visité l'hôpital américain et l'hôpital français, puis à Amiens pour arriver enfin à Saint-Pol. Le préfet du Pas-de-Calais, M. Briens, et le général de Maud'huy sont venus les saluer.

Le président du conseil et M. Léon Bourgeois se sont occupés, dans ces divers départements, avec les hommes et les services compétents, de la question des transports et du ravitaillement des populations qui sont dans le voisinage immédiat de la ligne de feu.

Ils ont visité ensuite les mines de Bruay et contrôlé sur le « carreau » l'importance des travaux d'extraction, tout en étudiant la question du transport des houilles.

LA Victoire Serbe

Communiqué officiel. — Le 11 décembre, les troupes serbes ont continué à poursuivre l'ennemi.

Toutes les tentatives des Autrichiens pour s'arrêter ont été brisées ; nos troupes s'avancent au delà de la ligne Mokhra-Gora-Zavlika-Dobriwa et continuent à débarrasser le pays des troupes ennemies qu'elles ont battues.

Dans la direction de Mladenovatz et de Belgrade, l'ennemi a fait des attaques contre nos positions, elles sont restées stériles.

Nous avons fait prisonniers sept officiers et quatre mille sept cent soixante-dix soldats. Quelques-uns de ces prisonniers étaient blessés.

Notre armée ayant réoccupé Bajina-Basta, Rogatitza et l'arrondissement de Basta, nos autorités y ont été réinstallées.

Le département d'Ouziuz étant mainte-

nant délivré, toutes les autorités se trouvent actuellement à leurs postes.

Le roi, le prince héritier et le gouvernement ont reçu de nombreuses félicitations pour la victoire remportée par l'armée serbe.

Le nombre des prisonniers faits par les Serbes depuis la reprise de l'offensive jusqu'au 11 décembre inclusivement s'élève à 23.000.

Les Serbes ont pris en outre aux Autrichiens 70 canons et 44 mitrailleuses.

Reprise de Belgrade.

Les troupes serbes, après un violent combat, sont rentrées à Belgrade.

FRANCE ET SERBIE

M. Poincaré, Président de la République, a télégraphié au prince régent de Serbie :

J'ai grand plaisir à féliciter Votre Altesse royale de la brillante victoire remportée par l'armée serbe et de l'admirable exemple de patriotisme donné par votre vaillante nation.

Le prince Alexandre a répondu :

En vous remerciant bien sincèrement de vos cordiales félicitations à l'occasion des derniers succès de l'armée serbe, je vous prie, monsieur le Président, de croire à l'admiration que nous ressentons en Serbie pour les brillants faits d'armes de la grande nation française et à notre certitude dans la victoire sur l'ennemi commun qui nous a provoqués.

M. René Viviani, président du conseil, a adressé le télégramme suivant à M. Pachitch, président du conseil des ministres de Serbie :

Au nom du gouvernement de la République, j'ai l'honneur et le plaisir de vous adresser nos félicitations enthousiastes pour les succès de l'armée serbe, pour sa vaillance, et tous nos vœux pour la défaite de l'ennemi commun.

M. Pachitch a répondu :

Je m'empresse de remercier Votre Excellence, en mon nom et celui de mes collègues, pour les félicitations que vous avez bien voulu m'adresser au nom du gouvernement de la République, à l'occasion des succès de notre armée et je fais des vœux ardents pour que nos efforts, joints à ceux de la vaillante armée française et des braves armées alliées, aboutissent bientôt à la défaite totale de l'ennemi commun et à l'établissement en Europe d'une ère durable de paix, de justice et de prospérité.

M. Millerand, ministre de la guerre, a adressé le télégramme suivant au ministre de la guerre de Serbie :

Je suis heureux d'exprimer à Votre Excellence, au nom de l'armée française, nos plus chaleureuses félicitations pour l'éclatante victoire que vient de remporter la vaillante armée serbe.

Nous saluons avec joie le nouveau gage de succès final vers lequel marchent, dans une étroite union, les armées alliées.

M. Pachitch, président du conseil serbe et ministre de la guerre, a prié le ministre de France à Nisch de transmettre à M. Millerand ses remerciements les plus vifs :

L'armée serbe, a-t-il ajouté, est heureuse de pouvoir contribuer d'une manière efficace au but commun et elle est persuadée que ses victoires, s'ajoutant à celles des armées alliées, apporteront bientôt le succès final pour l'obtention duquel elle ne reculera devant aucun effort ni sacrifice.

SITUATION MILITAIRE du 12 au 15 décembre.

12 DÉCEMBRE, 15 heures. — L'ennemi a achevé d'évacuer la rive Ouest du canal de l'Yser, au nord de la maison du passeur; nous occupons cette rive.

Dans la région d'Arras, combats d'artillerie.

Dans la région de Namptel, nos batteries ont réduit au silence les batteries ennemies.

Dans la région de l'Aisne, notre artillerie lourde a fait faire les batteries de campagne des Allemands; une de leurs batteries d'obusiers a été complètement détruite au nord-est de Vailly.

Dans la région de Perthes et dans celle du bois de la Grurie, combats d'artillerie et quelques engagements d'infanterie qui ont tourné à notre avantage.

Sur les Hauts-de-Meuse, l'artillerie ennemie a été peu active; au contraire, la nôtre a démolé, à Deuxnouds (à l'ouest de Vigneulles-lès-Hattonchâtel), deux batteries ennemies, l'une de gros calibre, l'autre destinée au tir contre les avions. Dans la même région, nous avons fait sauter un blockhaus et détruit plusieurs tranchées.

Entre Meuse et Moselle, rien à signaler.

Dans les Vosges, combats d'artillerie. Dans la région de Senones, nous avons consolidé les positions gagnées la veille.

12 DÉCEMBRE, 23 heures. — Aucun incident nouveau à signaler.

13 DÉCEMBRE, 15 heures. — La journée du 12 décembre a été particulièrement calme. L'activité de l'ennemi s'est manifestée surtout par une canonnade intermittente en différents points du front; il a toutefois tenté, dans la région au sud-est d'Ypres, trois violentes attaques d'infanterie qui ont été repoussées. Dans le bois Le Prêtre, nous avons sérieusement progressé.

Dans les Vosges, l'ennemi a attaqué à diverses reprises le signal de la Mère-Henry au nord-ouest de Senones, mais il a été repoussé.

13 DÉCEMBRE, 23 heures. — On signale aux deux extrémités du front l'échec de deux attaques allemandes: l'une prononcée au nord-est d'Ypres, l'autre dirigée contre la gare d'Aspach.

14 DÉCEMBRE, 15 heures. — Rien d'important à signaler entre la mer et l'Oise.

Dans la région de l'Aisne, au nord-ouest de Soupir, l'ennemi a bombardé violemment nos tranchées; nous avons riposté et bouleversé les siennes; il n'y a pas eu d'attaque d'infanterie, ni d'une part ni de l'autre. Notre artillerie a détruit un ouvrage important aux abords d'Allies.

En Argonne, dans le bois de la Grurie, nous avons progressé légèrement à la mine. Pas d'attaques ennemies.

Sur les Hauts-de-Meuse, canonnade violente. Les batteries ennemies semblent avoir dû se déplacer vers le Nord.

En Woivre, après avoir enlevé une ligne de tranchées sur un front de 500 mètres (bois de Montemare) nos troupes ont repoussé deux violentes contre-attaques.

En Alsace, nos progrès ont amené notre front jusqu'à la ligne: cote 425 au nord de Steinbach, pont d'Aspach, pont de Brinighoffen (1.500 mètres à l'est d'Eglingen).

14 DÉCEMBRE, 23 heures. — En Belgique, quelques attaques françaises ont pu progresser le long du canal d'Ypres et à l'ouest d'Hollebeke.

Plusieurs violentes contre-attaques ont toutes été repoussées par nos troupes.

La gare de Commercy a été bombardée hier par des batteries tirant à très grande distance: dégâts insignifiants.

En Alsace, un retour offensif de l'ennemi au nord-ouest de Cernay a été repoussé.

Sur le reste du front, rien à signaler.

15 DÉCEMBRE, 15 heures. — De la mer à la Lys: Les Anglais ont enlevé un petit bois à l'ouest de Wytschate. Le terrain gagné hier par nos troupes le long du canal d'Ypres et à l'ouest d'Hollebeke a été conservé malgré une vigoureuse contre-attaque de l'ennemi.

De la frontière belge à la Somme, rien à signaler.

De la Somme à l'Argonne, canonnades inter-

mittentes et peu intenses, sauf dans la région de Crouy.

En Argonne nous avons fait quelques progrès et conservé notre avance des jours précédents.

Dans les Vosges, la gare de Saint-Léonard, sud de Saint-Dié, a été violemment bombardée à grande distance par les Allemands.

En Alsace, grande activité de l'artillerie ennemie. Sauf à Steinbach, où une attaque d'infanterie allemande partie d'Uffholtz a pu prendre pied, nous avons partout maintenu nos progrès antérieurs.

RUSSIE

Officiel. — Les combats dans la région de Persuzye et de Ciechanow se développent normalement.

Les Allemands ont recommencé les 10 et 11 décembre leurs attaques sur le front How-Lowicz; elles ont été repoussées de jour et de nuit.

Les Allemands ont subi des pertes énormes. Au sud de Cracovie, un combat opiniâtre a été livré le 10 décembre; dans cette journée, nous avons pris 4 canons et 7 mitrailleuses et fait 4.000 prisonniers environ.

Le 13 décembre, on ne signale sur tout le front aucun combat important.

Dans la direction de Mlava, nous avons continué à repousser les troupes allemandes qui sont en retraite.

Sur la rive gauche de la Vistule, il ne s'est pas produit de changement.

Au col de Doukha, dans les Carpathes, on signale des mouvements de troupes autrichiennes.

PAROLES FRANÇAISES

La robuste constitution rurale que donnent à notre pays le climat et le sol, est un fait cimenté par la nature et le temps. Il s'explique par un nombre de propriétaires qui n'est égalé nulle part. En cela réside, sur cela s'appuie une solidarité qui peut-être ne se rencontre dans aucun pays au même degré que chez nous, une solidarité française.

Chez les peuples de civilisation industrielle qui nous avoisinent, nous voyons les habitants tirer de plus en plus leur subsistance du dehors; la terre, chez nous, reste la nourricière de ses enfants.

VIDAL DE LABLACHE, de l'Institut.

Abaisser les maisons d'Autriche et de Prusse, cela fait penser à la politique de notre grand cardinal rouge, assisté de son éminence grise.

J'ai confiance en Joffre, qui semble avoir pris à son actif la devise de Mazarin : « Le temps et moi ».

Il faut que la victoire soit complète. Elle sera difficile, ce qui convient à la France, patrie de Corneille.

E. MORIN, professeur agrégé d'histoire.

INFORMATIONS OFFICIELLES

CONSEIL DES MINISTRES. — Le conseil des ministres s'est réuni mardi matin, 15 décembre, à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

Tous les ministres étaient présents, à l'exception de M. Millerand, retenu à Bordeaux. Sur la proposition de MM. Viviani et Ribot, le conseil a décidé de demander le vote d'un crédit de 300 millions destinés à venir en aide aux malheureuses populations des départements envahis.

M. Malvy et M. Ribot ont proposé, pour assurer la juste application de la loi sur les allocations aux familles des mobilisés, l'institution d'une commission centrale chargée de répartir les erreurs qui auraient pu se produire dans les décisions des commissions cantonales et d'appel.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Entretien historique. — Au mois d'octobre de l'année dernière, le roi des Belges était à Berlin, où il rendait visite à l'empereur Guillaume. Au cours de cet entretien historique, Guillaume II déclara — et le général de Moltke qui assistait à la conversation insista dans le même sens — que la guerre contre la France était inévitable. Il affirmait naturellement la supériorité de l'armée allemande et son succès certain. Cette conversation fut rapportée dans une dépêche du 22 octobre 1913 par notre ambassadeur à Berlin, M. Cambon, au ministre des affaires étrangères.

A la fin de l'entretien, l'empereur dit au roi : « Peut-être qu'un jour viendra où il vous faudra vous souvenir que vous êtes de la maison de Cobourg ! »

Le roi répondit en souriant : « Certainement, mais je suis aussi de la maison d'Orléans ! »

Il ajouta, toujours en souriant : « Et je ne saurais oublier que je suis surtout Belge ! »

Guillaume II a pu se convaincre que le roi Albert ne l'a, en effet, pas oublié.

M. Deschanel victime d'un accident d'automobile. — M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, a été victime dimanche d'un accident d'automobile sur la route de Nogent-le-Rotrou, où il se rendait pour présider une conférence de M. Wilmotte, professeur aux universités de Liège et de Bordeaux, en faveur de l'œuvre du comité franco-belge.

Fort heureusement l'accident qui aurait pu être fatal se borne, chez le professeur Wilmotte, à des contusions qui semblent superficielles, et chez M. Paul Deschanel, à une plaie nette du cuir chevelu, suturée presque immédiatement, en bonnes conditions, à Rambouillet.

Les médecins commandent le repos absolu à l'appartement pendant quelques jours.

Le sourd-muet de Vermelles. — Par un raffinement de cruauté et de... prudence, les Allemands avaient réuni les femmes et les enfants de Vermelles dans l'école du village sur laquelle ils avaient installé des mitrailleuses. Pour éviter d'atteindre un des enfants, nous ne tentions même pas de tirer sur l'école. Mais un jour le colonel reçoit des instructions pour enlever le village. Il faut exécuter l'ordre, en bonnes conditions, à Rambouillet.

De son poste, il voit les gosses qui jouent dans la cour de l'école. Un infirme est au milieu d'eux, un sourd-muet, reconnaissable à ses gestes.

Le colonel a une pensée subite.

Il fait appeler un de ses hommes et lui dit : — Tu t'es vanté de connaître le langage des sourds-muets ?

— Oui, mon colonel.

— Tu vois cet infirme, là-bas, dans l'école. Tu vas prendre le petit miroir que voici et tu lui enverras le soleil en pleine figure pour attirer son attention, et, quand je te le demanderai, tu lui signifieras de pousser, sans qu'on s'en aperçoive, les enfants dans le coin droit de la cour.

— Oui, mon colonel.

Le sourd-muet fait le signe libérateur, les enfants sont à l'abri. Aussitôt nos tireurs abattent les Allemands qui sont aux mitrailleuses, et les fantassins, baïonnette au canon, entrent en trombe dans la cour de l'école.

Grâce à l'ingénieuse utilisation d'un sourd-muet, Vermelles était délivrée.

Héroïsme d'un officier français. — Un jeune lieutenant envoyé en avant du front de l'infanterie pour observer les positions ennemies et le signaler par téléphone à notre artillerie était posté dans une tour, à quelques centaines de mètres des tranchées allemandes. Pendant une demi-heure il téléphona régulièrement ses ordres pour régler le tir de nos canons. Tout à coup on l'entendit dire avec le plus grand sang-froid :

« J'entends les Allemands qui montent l'escalier. J'ai mon revolver. Ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira. »

Ce fut tout. On n'entendit plus parler de l'officier.

L'école de Joinville au feu. — Joinville ne pouvait manquer de se distinguer particulièrement sur le front.

L'école a été représentée dans tous les combats, et sa merveilleuse phalange de moniteurs a été bien éprouvée.

Sur les sept officiers instructeurs il y a eu un tué et cinq blessés.

Le lieutenant-colonel Boblet, directeur de l'école, a été blessé et est retourné au feu.

Le capitaine Rocher et le lieutenant Gaubert, blessés, vont y retourner.

Le lieutenant Hassler, commandant la division d'escrime, blessé trois fois, en Belgique, dans la Marne et dans la Somme, est de nouveau retourné au feu.

Le lieutenant Michel Lévy a été blessé. Le lieutenant Estrade a été tué.

Les députés mobilisés. — Ils sont exactement 190, près du tiers de la Chambre.

Ceux qui sont membres des commissions du budget, de l'armée et de la marine, ont été mis en congé à dater du 10 décembre, afin de pouvoir participer aux travaux des commissions. Ces députés sont au nombre de 40.

Les 150 autres mobilisés seront mis en congé à partir du 17 décembre et de façon à pouvoir être présents à l'ouverture de la session parlementaire le 22 décembre.

Les députés mobilisés ont été avisés qu'ils ne pourraient pas siéger à la Chambre en séance publique revêtus de leur uniforme; ils devront être en vêtements civils.

Inauguration du collège d'athlètes de Paris. — Un temps radieux a favorisé l'inauguration du collège d'athlètes de Paris. C'est le Golf Club de la Boule, près de Versailles, qui sert de cadre au nouvel établissement de culture physique où vont pouvoir s'exercer chaque dimanche et chaque jeudi les 1.500 adhérents du comité d'éducation physique de la région de Paris et de la jeunesse scolaire de Versailles.

Le matin de l'inauguration, les adhérents ont couru un cross-country de 6 kilomètres. La première place est revenue à l'excellent moniteur Durocher, fusilier marin, récemment blessé sur le front et que le général Gallieni a mis à la disposition du comité. La seconde place a été prise par notre vaillant confrère Henri Desgrange, directeur de l'Auto, qui précédait à l'arrivée les jeunes gens de quinze à dix-huit ans.

Après-midi a eu lieu une séance de culture physique (leçon Hébert, courses, exercices de sauts, de lancer, etc.). Elle fut donnée par Durocher.

Le désaccord entre les généraux allemands. — On confirme que la démission du général de Moltke, chef de l'état-major général, est due non à son état de santé, mais à ses divergences de vues avec le kaiser.

Le général de Moltke voulait concentrer les forces allemandes principales devant Verdun. Il voulait combiner un violent effort contre les lignes françaises à cet endroit, avec un mouvement dans le nord.

Le kaiser ne fut pas de cet avis. Son projet était de briser la ligne des alliés dans la direction de Calais, et son général favori, von Falkenhayn, ministre de la guerre, qui succéda au général de Moltke, consentit à exécuter ce plan, qui aboutit aux événements de Dixmude, d'Ypres et de l'Yser.

L'un voulait bien faire battre les troupes allemandes sur l'Yser, l'autre préférait la Meuse. « A chacun son idée », comme disent les bonnes gens.

La gaieté sous les balles. — Dans une tranchée occupée par le 25^e bataillon de chasseurs à pied, on lit cette inscription joyeuse :

« Station subventionnée par le Gouvernement. Situation de première ligne. Ouvert pour la durée de la guerre seulement. Attractions variées de jour et de nuit. Camping. Sports d'hiver. Grottes de troglodytes. Paysages marocains. Aérodrome. Parapluies. Boules éclairantes. Les jours de fêtes, combats de Boches avec mise à mort. Entrée gratuite pour les militaires; interdite aux femmes et aux enfants au-dessous de dix-huit ans... Le médecin de service donne gratuitement ses soins. »

Quels admirables soldats et, par leur belle santé morale comme par leur vaillance, dignes de la victoire !

Dans notre Lorraine

PETITES VILLES DE LA SEILLE

De Metz à Château-Salins, de belles routes courent à travers le pays messin. Elles sont ombragées de hauts peupliers selon l'ancien usage. Elles tracent dans une contrée mollement ondulée de grands sillages frémissants. Elles montent et descendent les collines comme des processions de pénitentes voilées.

Les villages ont gardé leur aspect militaire, les maisons serrées autour du clocher. Les toits rouges de tuiles rondes s'abaissent en pente douce sur les jardins, sur la campagne; leurs lignes se confondent avec les plis du terrain. Ce ne sont pas de ces villages éparpillés qui dressent, comme les normands, un fin clocher de dentelle sur des vergers fleuris. Ici le coq de l'église domine à peine les toitures inclinées, disposées en bataillons autour de lui et faisant front vers les quatre coins de l'horizon. C'est un pays habitué à la guerre. Il en a souffert, telle est sa destinée. Il l'accepte. Il en tire même un haut orgueil.

A Château-Salins, peuplé de fonctionnaires, nous avons fait un court séjour. Au café, qui est bien le café type des petites sous-préfectures, un internationaliste à la barbe sale essayait de persuader à deux braves Lorrains que les Allemands valaient les Français, que toutes les patries devaient n'en faire qu'une, l'Europe universelle, etc. Les Lorrains incrédules se moquaient de son bavardage. Il était la risée de toutes les tables.

Nous sommes arrivés, la nuit tombante, à Vic. Cette petite ville est un enchantement. Elle conserve plusieurs monuments et des souvenirs de l'époque où les évêques de Metz l'ont habitée, exil qui dura plusieurs siècles. Sa vieille église a souffert pendant la Révolution et les épitaphes que les bourgeois de la ville se plaisaient à faire graver sur les murs extérieurs du moutier ont été stupidement mutilées. C'est bien dommage, car elles étaient d'un excellent style. Un petit portail, finement sculpté, a été heureusement épargné. On y voit Saint-Gall, disciple et compagnon de saint Colomban, apprivoisant des ours, bédonnant des chevaliers partant à la croisade et préchant son couvent.

Les demoiselles de Vic ont une réputation de beauté : leurs yeux sont vifs, leurs joues vermeilles, elles ont la taille bien prise, elles portent gentiment la coiffe nationale. Quelques profils entrevus dans la fente d'une persienne nous ont permis de comprendre pourquoi les habitants de Vic n'ont aucune envie de quitter leur petite ville.

Il règne dans cette contrée un patriotisme urbain des plus drôles. Vic méprise Château-Salins, la sous-préfecture, et Marsal, une ruine.

Marsal a subi des sièges. Elle a connu Fabert. Nos armées, au dix-septième siècle, l'ont disputée aux Impériaux. Garnison aujourd'hui délaissée, Marsal n'a pas détruit ses fossés, ses remparts, ses portes de citadelle décorées de trophées français : c'est une impression très curieuse de pénétrer dans cette ville qui a gardé son appareil guerrier et qui n'est plus peuplée que de laborieux et de vigneronniers. J'ai remarqué cependant chez l'habitant la tournure, l'air décidé, la parole brève et claire du troupiier français.

A Marsal, on voit encastés dans les murs des boulets prussiens. La première visite des Allemands, en 1870, fut accompagnée d'une pluie d'obus. La ville n'avait que quelques dépôts incapables de résister. Elle se rendit. Quand on pense que ce peuple de braves

ous sert de raçon, cela devrait bien nous être réfléchi.

C'était l'heure de la grand-messe à Marsal. Une cloche, une belle cloche d'autrefois, lente et profonde, sonnait en haut de la tour romane. Les murs énormes de l'église vibraient. Quelques garçons causaient sur le parvis jonché de feuilles mortes, sous des châtaigniers dorés par l'automne. Les filles entraient deux par deux, coquettes dans leurs robes de toile, coiffées de jolis chapeaux enrubannés. L'intérieur de la nef, éclairé doucement par les arcades romanes, s'emplit de fidèles; les bancs de chêne se garnissaient de vieux bonnets lorrains, et déjà les anciens, ayant mis leurs lunettes, lisaient les grandes majuscules de leur livre de messe. Un suisse, habillé comme un grenadier de Napoléon, habit bleu et plastron de drap blanc croisé sur la poitrine, magnifique sous son plumet droit, attendait la messe. Ce cérémonial dans une si petite ville était étrange. Marsal, pauvre village, veut encore faire bonne figure dans le monde. Fierté lorraine.

Vous arrivez à l'improviste dans une maison lorraine. Vous y trouvez le pot-au-feu, le rôt qui vous attendent, une nappette blanche, des confitures, du pain savoureux, de l'eau-de-vie de mirabelles, du vin rose, le tout servi par une famille aimable, où chacun s'empresse de vous faire fête, dès que l'on devine que vous êtes Français. Pendant le déjeuner, un phonographe a joué à notre intention. Je n'aime guère le phonographe, mais celui-là jouait la marche de Sidi-Brahim. Nos hôtes écoutaient cette musique avec un tel ravissement que nous nous sommes laissés emporter à notre tour.

On trouverait comiques, en France, ces incidents. Ici, ils deviennent touchants. Votre hôte lève son verre et boit à la France. Et ce n'est pas un toast banal. La France, cela signifie pour lui la patrie qu'il désire retrouver, les vieilles amours qui lui tiennent toujours au cœur, et cela veut dire aussi le mépris du vainqueur, une admirable confiance dans l'avenir qui réparera les injustices. Les Français devraient venir en Lorraine pour y reprendre l'espérance.

Le paysan qui vous croise sur la route se demande d'abord qui vous êtes. Il écoute de loin votre conversation. Vous parlez français. Il entre en confiance, il vous salue en passant d'un : « Bonjour, messieurs » franchement dit; il ne demande qu'à entendre l'entretien. Population remplie de bonne grâce et de gentillesse, heureuse de causer, de plaisanter; charmant peuple ennobli, perfectionné par la douleur, comprenant la vie à la façon cornélienne, c'est-à-dire avec un idéal de fermeté et d'honneur, voilà cette bonne Lorraine que nous avons perdue et que nous avons tort d'oublier.

GEORGES DUCROCQ.
(La Blessure mal fermée.)

PAROLES D'UN ALLEMAND sur ses compatriotes.

Lichtenberg compte plus de cent expressions allemandes pour exprimer l'ivresse; quoi d'étonnant, les Allemands n'ont-ils pas été, depuis les temps les plus reculés, fameux pour leur ivrognerie ?

Mais ce qui est extraordinaire, c'est que, dans la langue de la nation allemande, renommée entre toutes pour son honnêteté, on trouve, plus que dans toute autre langue, des expressions pour exprimer la tromperie, et, la plupart du temps, elles ont un air de triomphe, peut-être parce que l'on considère la chose comme très difficile.

SCHOPENHAUEN.

Sur le Front

D'un jeune engagé volontaire. — Le pays où nous sommes abonde en craie et en marnes; par cette saison humide et pluvieuse les routes et les champs sont dans un état épouvantable et la propriété extérieure est un luxe qu'il est difficile de se procurer et encore plus de conserver pendant un temps appréciable. Par contre les hommes sont protégés contre le froid, leur nourriture est abondante et saine, l'état sanitaire est excellent. Voilà de bonnes conditions pour les événements que nous espérons prochains.

J'ai interrogé hier un Lorrain de Metz qui s'est volontairement rendu dans nos tranchées. Les Boches qui sont devant nous sont dans une situation matérielle et morale très inférieure à la nôtre, ils en ont « die volle Nase », comme disait mon bonhomme. La moitié des hommes des compagnies sont de l'ersatz ou des *rekruten* qui n'ont aucune instruction militaire, les autres sont des vieux, des réservistes ou des hommes de la landsturm. On conçoit dès lors l'intérêt qu'il y a à soutenir le moral de pareilles troupes en leur racontant des histoires à dormir debout sur les succès allemands, et à les isoler complètement du reste du monde pour qu'ils ne sachent rien de la véritable situation. Exemple : L'avance des Russes en Prusse orientale, que les Boches ne peuvent cacher, est interprétée de la manière suivante : « Les Autrichiens, beaucoup plus habitués au froid que les Allemands, ont pénétré au cœur de la Russie, les Prussiens manœuvrent en retraite pour attirer les Russes en Prusse orientale, alors que les Autrichiens vont inécessamment les prendre par derrière. Sans doute ceux qui sont devant nous ne progressent pas depuis longtemps, mais sur les autres parties du front les succès allemands ne se comptent plus. »

Naturellement Calais est aux Boches depuis longtemps et un esprit fort, social-démocrate, piné l'autre jour par nous, et auquel on n'en fait pas accroire, sait parfaitement que les Italiens ont assiégé et pris Nice.

D'un artilleur. — Notre lieutenant, réserviste comme nous, qui, dans le civil, était voyageur de commerce, est un type épatant. Avec lui tout prête à rire; il a toujours le mot drôle, il fait même rire le capitaine, qui, pourtant, n'a pas la souris facile.

Depuis le commencement de la campagne, il n'a pas reçu la moindre blessure, et pourtant bien sait si notre pauvre régiment en a vu de dures. Des situations les plus périlleuses, il se tire toujours à son avantage.

Ainsi, la semaine dernière, ce brave lieutenant était grimpé sur le toit d'une sucrerie, et de là, avec sa jumelle, il rectifiait par téléphone le tir de nos pièces.

Nous venions d'ouvrir le feu sur l'artillerie ennemie à 5,200 mètres et nos quatre pièces avaient à peine tiré leur premier coup que patatras! voilà un obus qui tombe sur la sucrerie et d'effondrement la toit tout entier!

Du coup, la communication fut coupée, notre lieutenant ne donnant plus signe de vie. Le capitaine désigna un sous-officier pour aller remplacer le disparu.

Tout à coup, le téléphoniste chargé de répéter les ordres de l'observateur se leva de son trou et se mit à crier : « A 5,500, N... de D...! Vous gâchez de la camelote! » C'était notre officier qui continuait à « rectifier ». Cinq minutes après, les pièces

boches n'existaient plus qu'à l'état de *Araille*.

Le lieutenant nous revint les deux mains dans ses poches et se mit à nous blaguer : — On voit bien, dit-il, que la marchandise ne vous coûte rien; vous en avez gâché de la camelote!

Il avait fait une chute de dix mètres avec des tuiles et des madriers, malgré quoi il avait trouvé le moyen de se dépêtrer avec son téléphone intact et de grimper dans un noyer d'où il continua à nous envoyer ses ordres.

D'un officier. — Nous sommes dans un fort joli château et je m'installe dans une chambre tendue de rouge.

Je vois tous les officiers du bataillon, qui me font un très chaleureux accueil, accueil d'autant plus chaleureux que l'on me croyait mort. Dans l'après-midi, je prends le commandement effectif de ma compagnie et tout semble très calme près de nous, bien que la canonnade soit assez violente. Je m'entretiens avec le commandant sur les opérations en cours, quand tout à coup nous sommes secoués par une violente explosion. Une grosse marmite tombe à quelques mètres de nous; deux chevaux sont tués, deux autres blessés; puis une autre marmite, puis plusieurs autres éclatent à leur tour. Nous sommes obligés de nous abriter dans les caves, le château est bombardé, les vitres éclatent, des pans de murs s'écroulent. Mon ordonnance évacuée en hâte ma pauvre chambre, où je n'ai pu coucher, le mur étant éventré par un obus. Le bombardement cesse vers dix-huit heures. Quelques obus n'ont pas éclaté. Notre artillerie est venue inspecter les effets produits par les projectiles. Avec leur flair ordinaire, nos officiers ont pu déterminer la distance et la direction du tir, et dans la journée de lundi, ayant déniché la batterie ennemie, ils l'ont démolie.

LE BUDGET DE 1915

Le Gouvernement demandera aux Chambres de voter six douzièmes provisoires.

Le conseil des ministres a approuvé le projet de douzièmes provisoires préparé par le ministre des finances. Dans l'impossibilité de préparer le budget de 1915 et de le faire voter par les Chambres, le Gouvernement demandera l'ouverture de six douzièmes. Ces crédits, qui serviront à couvrir les dépenses de la défense nationale et celles des services publics, seront répartis par décret entre les différents chapitres budgétaires. Ils permettront ainsi de ne pas vivre au jour le jour et de continuer la guerre avec l'énergie nécessaire.

Les ressources correspondant aux ouvertures de crédits seront demandées aux seuls impôts existants. Il ne sera donc pas créé d'impôt nouveau. Au contraire, le projet d'impôt sur le revenu, établi par la loi de finances du 19 juillet 1914, et qui devait entrer en application le 1^{er} janvier prochain, sera ajourné par suite de l'impossibilité d'en établir les rôles.

Un article du projet confirme pour 1915 l'autorisation donnée au Gouvernement par la loi du 5 août 1914 d'ouvrir, en cas d'absence des Chambres, les crédits supplémentaires et extraordinaires nécessaires à la défense nationale, même s'ils s'appliquent à des services autres que ceux énumérés dans la loi de 1879.

Ces crédits seront ouverts par décrets rendus en conseil d'Etat; les mêmes décrets autoriseront, s'il y a lieu, la création et la réalisation des ressources extraordinaires nécessaires. Enfin, faisant droit à des vœux souvent exprimés, une disposition du projet dégrève les droits de succession au profit des héritiers en ligne directe et des veuves des officiers et soldats morts sous les drapeaux.

M. Clémentel, député du Puy-de-Dôme, ancien ministre, a été élu, à l'unanimité, président de la commission du budget.

CONTE DE FÉES

Quand il fit son entrée dans le monde, personne ne pouvait se douter de tout ce qui lui arriverait.

C'était un drapeau tricolore, beau comme tous les drapeaux français, mais pacifique, si je puis m'exprimer ainsi, et qui semblait destiné à rester modestement dans son village, bien plutôt qu'à figurer jamais comme trophée de guerre. Pour tout dire, c'était le drapeau d'une paisible compagnie de sapeurs-pompiers, celle de Frasnac, dans le Jura. La fête patronale, dans un riant paysage, la revue du dimanche, sous les yeux émerveillés de Jeannot, Jeanneton, Luce et Colas, et peut-être quelque cérémonie agricole, où il se serait harmonieusement incliné sur la tête de M. le sous-préfet : voilà tous les honneurs, d'ailleurs charmants, auxquels il paraissait promis.

Ah, comme on se trompe ! L'invasion survint, en 1870. Elle durait encore en 1871 : Les Allemands, traversant Frasnac, emportèrent, faute de mieux, le drapeau des pompiers (sans parler des pendules, bien entendu).

Ils l'emportèrent bien loin, jusqu'en Prusse orientale. On n'a pas idée d'emporter jusqu'en Prusse orientale un drapeau de pompiers du Jura français.

Celui-là fut bien dépaycé à Lyck, au casino des officiers du 1^{er} dragons, qui le gardaient dans leur salle d'honneur, comme s'ils l'avaient arraché aux troupes françaises après une lutte héroïque. Le pauvre en vit de belles : toujours de nouveaux *liebesmahls*, des dîners de corps où les officiers, ivres, roulaient sous la table. Un « plumet » de pompiers, passe encore, mais ces orgies... pouah !

Un beau jour de 1914, enfin, nos amis les Russes, ayant chassé les Prussiens de Lyck, livrèrent notre pauvre drapeau exilé et le Tsar décida de le remettre à l'ambassade française à Pétersbourg où, maintenant, tout chargé d'honneurs imprévus et de gloire inespérée, il symbolise l'âme de notre pays, la valeur des armées russes et les victoires des Alliés ! Ah, il a fait son chemin !

Un drapeau de pompiers villageois qui finit aussi triomphalement, dans une ambassade... ce n'est pas moins fantastique que si le porte-drapeau était nommé ambassadeur ! Quand je vous le disais, qu'il s'agissait d'une sorte de conte de fées !

C. F.

UN AVEU

Nous savions que les Allemands consignaient leurs crimes et leurs atrocités dans leurs carnets de route. Nous voyons maintenant qu'ils les avouent même en public, dans les grands journaux de leur pays. Un officier, le premier lieutenant A. Eberlein, a fait paraître dans les *Münchner Neueste Nachrichten* du 7 octobre, un récit de l'occupation temporaire de Saint-Dié, que le *Journal de Genève* vient de traduire dans son numéro du 10 décembre et où l'on trouve ceci :

... Nous avons arrêté trois autres civils et ils me viennent une bonne idée. Ils sont installés sur des chaises et on leur signifie d'avoir à s'asseoir au milieu de la rue. Suppléments d'une part, quelques crosses de fusil d'autre part. Enfin ils sont assis dehors, dans la rue. Combien de prières angossées ont-ils dites, je l'ignore, mais leurs mains sont continuellement jointes comme dans une crampe. Je les plains, mais le moyen est d'une efficacité immédiate.

Le tir dirigé des maisons sur nos flancs di-

minue aussitôt et nous pouvons maintenant occuper la maison en face et sommes ainsi les maîtres de la rue principale. Tout ce qui se montre encore dans la rue est fusillé. L'artillerie elle aussi a travaillé vigoureusement pendant ce temps, et lorsque vers sept heures du soir, la brigade s'avance à l'assaut pour nous délivrer, je puis faire le rapport : « Saint-Dié est vide d'ennemis. »

Comme je l'ai appris plus tard, le régiment de réserve... qui est entré à Saint-Dié plus au Nord a fait des expériences tout à fait semblables aux nôtres. Les quatre civils qu'ils avaient également fait asseoir dans la rue ont été tués par les balles françaises. Je les ai vus moi-même étendus au milieu de la rue près de l'hôpital.

S'abriter derrière d'innocents habitants et les faire tuer par des balles françaises, voilà la lâcheté que ce misérable appelle une « bonne idée » et il n'est pas le seul à l'avoir eue, dans l'armée allemande.

A chaque occasion, ses camarades ont renouvelé ces « expériences », comme il dit encore. Et il s'est trouvé un grand journal, à Munich, pour imprimer, tranquillement, de pareilles monstruosité. La cruauté du peuple allemand n'a d'égale que son inconscience.

Chansons militaires.

En Alsace

Air : La Chanson d'Alsace.

Quand nous franchîmes la frontière
Pour délivrer le cher pays
Où depuis la guerre dernière
Tant d'exilés sont endormis,
Sur un ton nostalgique et tendre
Dans le vent les sapins chantaient :
Nous fîmes surpris de comprendre
Ce qu'étaient eux ils se chuchotaient.

Des Vosges fidèles
Sombres sentinelles
Comme aux anciens jours
Les sapins d'Alsace
Parlent à voix basse
En français toujours,
Toujours !

Le lendemain — c'était dimanche —
D'un talon sonore et joyeux
Nous martelâmes la route blanche
Qui descend jusqu'à Montreux-Vieux :
Les cloches de chaque village
Carillonnaient à l'unisson...
Et nous comprenions leur langage,
Et leur prière et leur chanson.

Des vertus chrétiennes
Ferventes gardiennes
Comme aux anciens jours
Les cloches d'Alsace
Sonnent dans l'espace
En français toujours,
Toujours !

C'est à qui, la journée entière,
Nous fêta dans le vieux hameau
Et, dédaignant la lourde bière,
Sortit, pour nous, le vin nouveau;
Et le vin montant à la tête
Ainsi que l'eau du cœur aux yeux
Chacun poussa sa chansonnette
Dans le doux parler des Aïeux...

Oui, lorsqu'à ta Gloire
O France! on veut boire,
Comme aux anciens jours
Le vin blanc d'Alsace
Fait chanter la Race
En français toujours,
Toujours !

THÉODORE BOTREL.

BLOC-NOTES

— Le sous-marin anglais B. 11, passant hardiment sous deux rangs de mines, a coulé, dans les Dardanelles, le cuirassé turc *Messoudieh*.

— L'Académie des sciences de Petrograd vient d'élire au nombre de ses membres d'honneur M. Henry Sienkiewicz, l'auteur de *Que Vadis?*

M. Sienkiewicz est le premier Polonais qui soit appelé à faire partie de la grande Académie russe.

— Le kaiser devra, dit-on, subir une opération à la gorge. Le prince héritier reste à Berlin.

— Le fils de M. de Bothmann-Holweg, chancelier de l'empire allemand, aurait été grièvement blessé à Pétrokov, et serait prisonnier des Russes.

— Un décret officiel autrichien interdit les journaux italiens dans le Trentin.

— La grande caserne Gottorp, à Kiel, a été complètement détruite par un incendie dont les causes sont tenues secrètes.

— Le docteur Léon Lereboullet, membre de l'Académie de médecine, président de l'Association générale des médecins de France, vient de mourir.

— L'illustre écrivain russe Maxime Gorki s'est engagé pour soigner les blessés à l'hôpital militaire de Moscou.

— Le conseil municipal de Sens, sur la proposition de M. Lucien Cornet, sénateur-maire, vient de manifester, dans un ordre du jour, sa gratitude au général Joffre, dont les plans habiles ont épargné à la ville de Sens les horreurs de l'invasion allemande.

— Les pertes de la marine allemande, depuis le commencement de la guerre, sont de : 3 croiseurs cuirassés, 8 croiseurs légers, 3 paquebots armés, 10 canonnières, 3 sous-marins et 8 contre-torpilleurs.

— Notre éminent collaborateur, M. Henri Bergson, de l'Institut, a prononcé un discours très applaudi à la séance publique annuelle tenue samedi par l'Académie des sciences morales et politiques.

— On croit que les deux fils de l'amiral Von Spee, qui commandait l'escadre allemande détruite aux îles Falkland, se trouvaient à bord du navire amiral.

— Le conseil de guerre siégeant à Bordeaux a condamné à trois ans de prison le soldat allemand Jean Kueck qui, interrogé à Mont-de-Marsan, dévalisa un de ses camarades grièvement blessé.

— Le fils de M. Myron T. Herrick, l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, a l'intention d'inaugurer à New-York un bureau d'assistance aux victimes de la guerre.

— Une canonnière turque a été coulée par une mine à l'entrée du Bosphore.

— Le gouverneur de la province de Hanovre a ordonné aux autorités locales de saisir toutes les pommes de terre que les cultivateurs gardaient en leur possession.

— La santé de Paris : pendant la 48^e semaine, 865 décès au lieu de 912, moyenne ordinaire de la saison.

— Morts : M. Marty, ancien député du Tarn, quatre-vingt-quatre ans; M. Giguet, ancien sénateur de l'Ain, quatre-vingts ans; M. Pierre Nadal, président de la cour d'appel de Nîmes, soixante-dix-neuf ans.

— Le Sénat espagnol, comme la Chambre des députés, s'est prononcé en faveur de la neutralité absolue de l'Espagne.

— La mort du général Beyer, l'un des principaux chefs de l'insurrection sud-africaine est confirmée officiellement.

— La nomination de sir Henry Howard, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès du Vatican, a été publiée officiellement à Londres.

— Pour avoir du cuivre, les autorités militaires allemandes promettent, pour les objets trouvés sur le champ de bataille : 50 pfennig par kilo de douilles, 1 mark par obus, 1 pfennig 1/2 par cartouche.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

14^e corps d'armée.

Capitaine VALENTIN, 28^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement en s'exposant à découvrir pour encourager ses hommes en butte à une violente rafale de grosse artillerie.

Caporal VEDEL, 52^e bataillon de chasseurs : au cours d'un incendie provoqué dans son cantonnement par des obus ennemis qui avaient blessé des chasseurs de son escouade, s'est dévoué à plusieurs reprises pour chercher à retirer ceux-ci du brasier. A été retrouvé complètement carbonisé.

Soldat DURET, 27^e d'infanterie : le 8 octobre, est allé en terrain découvert rechercher un blessé tombé à petite distance de l'ennemi et l'a rapporté sur son dos à l'abri.

Lieutenant DE LESTRAC, 52^e bataillon de chasseurs : belle attitude au feu.

Sergent COPPAZ, 13^e bataillon de chasseurs : fait prisonnier deux fois le 17 août, s'est enfui chaque fois essayant des coups de feu à bout portant. Après avoir ramassé un fusil a rejoint sa compagnie et repris sa place dans le rang.

Adjudant EMIN, 13^e bataillon de chasseurs : le 27 août, dans une attaque de nuit, a fait preuve d'une très grande bravoure. A abattu à coups de revolver un Allemand qui tirait à bout portant sur son chef de corps dont il a ainsi sauvé la vie.

Adjudants CUGNET et VALLON, 28^e bataillon de chasseurs : dans un combat sous bois au cours duquel trois chefs de section furent touchés, ont fait preuve de sang-froid et de décision en organisant sous le feu une ligne d'attaque. Ont chargé brillamment avec cette ligne et ont tué l'ennemi en fuite.

Sergent brancardier GRILLET, 28^e bataillon de chasseurs : le 8 septembre, est resté pendant quatre heures près des blessés sous un feu violent d'artillerie ; a aidé à faire de nombreux pansements et n'a quitté les postes de secours que lorsque tous les blessés furent évacués.

Caporal rengagé CHAPRE, 30^e bataillon de chasseurs : le 22 août, a fait preuve de la plus grande ténacité et d'un beau sang-froid en retardant notablement avec son escouade la marche d'un important détachement ennemi renforcé de mitrailleuses.

Sergent rengagé BOYER, 30^e bataillon de chasseurs : blessé d'une balle à la cuisse, a gardé le commandement de sa section jusqu'au soir, l'a ramenée au cantonnement et n'est fait soigner qu'ensuite.

Soldat MONTAGNE, 30^e bataillon de chasseurs : malgré une grave blessure à l'épaule, n'en a pas moins continué à combattre avec ardeur toute la journée et n'a accepté d'être pansé que le combat terminé.

Capitaine MANICACCI, 30^e bataillon de chasseurs ; adjudant DESTIBAS, 28^e bataillon de chasseurs ; adjudant CASANOVA, 28^e bataillon de chasseurs ; adjudant LACOUR, 30^e bataillon de chasseurs ; sergent-major PASCAL, 12^e bataillon de chasseurs ; soldat LONGO-ROCCO, 28^e bataillon de chasseurs ; soldat BODINAUD, 30^e bataillon de chasseurs : belle conduite et courage au feu.

15^e corps d'armée.

Soldat BONNET, 46^e bataillon de chasseurs : a tué un capitaine allemand qui, revolver au poing, menaçait son officier.

Caporal NADAUD, 46^e bataillon de chasseurs : belle conduite et bravoure au feu.

16^e corps d'armée.

Sergent DAUTHEVILLE, 281^e d'infanterie : ayant été blessé une première fois, a continué à exercer avec vigueur le commande-

ment de sa demi-section. Ayant reçu deux nouvelles blessures, a conservé le commandement jusqu'à la fin du combat.

Lieutenants : BARREAU, 343^e d'infanterie ; TREMOLET, 281^e d'infanterie ; BOURLES, 281^e d'infanterie ; sergent HALL, 343^e d'infanterie : belle conduite au feu.

17^e corps d'armée.

Général DELMOTTE, commandant la 67^e brigade d'infanterie : chargé, le 30 août, du commandement de l'arrière-garde du 17^e corps d'armée, a fait preuve d'une grande énergie, de décision et de sang-froid.

Lieutenant-colonel DIZOT, 7^e d'infanterie : chargé avec son régiment de tenir les 2, 3, 4 et 5 octobre, la gauche de la position de la 31^e division, a fait organiser la défense d'un bois sous le feu même de l'ennemi avec beaucoup de sang-froid, d'intelligence et d'énergie.

Lieutenant de réserve BRUEL, 7^e d'infanterie : a fait preuve dans tous les combats d'une bravoure admirable. A été blessé mortellement le 26 septembre au moment où il allait, sous une pluie d'obus, exécuter un ordre.

Capitaine OCTOBON, 14^e d'infanterie : a exécuté le 4 octobre sous le feu et à moins de 200 mètres des tranchées allemandes, une reconnaissance topographique, qui a permis de définir exactement une partie de la position ennemie et d'en entreprendre l'attaque dans des conditions plus favorables.

Colonel DARDIER, 59^e d'infanterie : tué après avoir dirigé pendant plus de deux heures l'attaque de son régiment sur des positions ennemies (combat du 22 août).

Lieutenant-colonel de RESSEGUIER, 59^e d'infanterie : venant de prendre le commandement du régiment, l'a conduit d'une façon brillante à l'attaque de positions très fortes jusqu'au moment où il est tombé (combat du 27 août).

Chef de bataillon MIR, 59^e d'infanterie : tué à la tête de son bataillon qu'il conduisait à l'assaut de tranchées ennemies très sérieusement défendues (combat du 22 août).

Chef de bataillon MOLINS, 59^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon qu'il conduisait à l'assaut de tranchées ennemies très sérieusement défendues (combat du 22 août).

Chef de bataillon BRUYÈRE, 59^e d'infanterie : a réussi à rassembler le régiment éprouvé dans des attaques infructueuses et à le lancer de nouveau à l'attaque (combat du 23 août).

Capitaine O'BYRNE, 59^e d'infanterie : grièvement blessé alors qu'il conduisait très brillamment sa compagnie à l'attaque des positions ennemies (combat du 22 août).

Lieutenant d'ARAN, 59^e d'infanterie : belle conduite au cours d'un combat particulièrement meurtrier. A tenu tête avec une poignée de soldats à un ennemi très supérieur en nombre (combat du 22 août).

Médecins aides-major MEDAN et SEINTEIN, 59^e d'infanterie : le 25 septembre, ont donné un bel exemple de calme et de courage en allant relever jusque dans les tranchées en butte au feu de l'artillerie ennemie, les corps de cinq officiers tués par un obus et en ramenant au poste de secours sous une pluie de projectiles tous les blessés de cette tranchée.

Sergent-major SCHMALTZ, 59^e d'infanterie : a su, par son énergie, maintenir sous un feu très violent sa section. Grièvement blessé à la tête (combat du 22 août).

Chef de bataillon de RIENCOURT MASON DE LONGPRE, 83^e d'infanterie : par les habiles dispositions qu'il a su prendre, par l'énergie et la ténacité qu'il a déployées, a réussi les 2 et 3 octobre à faire

progresser homme par homme son bataillon sous le feu de l'ennemi retranché à moins de 200 mètres de notre ligne, à conquérir ainsi plusieurs tranchées successives et à en maintenir l'occupation.

Chef de bataillon BAUDOIN, 88^e d'infanterie : tombé glorieusement à la tête de son bataillon (aux avant-postes de combat) après un combat violent pied à pied contre un adversaire supérieur en nombre.

Capitaine HOSTALOT, 88^e d'infanterie : tombé glorieusement à la tête de sa compagnie, le 26 septembre au matin, alors qu'il faisait face à une attaque de flanc des mitrailleuses allemandes.

Sous-lieutenant DUBOUX, 88^e d'infanterie : tombé glorieusement à la tête de sa section, le 26 septembre au matin, à la suite d'un retour offensif contre un ennemi qui le pressait de toutes parts.

Sous-lieutenant BARRÈRE, 88^e d'infanterie : tombé glorieusement frappé d'une balle au front, le 26 septembre, alors qu'il dirigeait le tir de sa section de mitrailleuses.

Sergent LABARONNIE, 88^e d'infanterie : a donné l'exemple d'une bravoure extrême, le 26 septembre au matin, entraînant, dans une charge à la baïonnette, contre un ennemi très nombreux, sa demi-section qu'il devançait de plusieurs pas. A succombé à ses blessures le lendemain.

Lieutenant-colonel SZARVAS, 209^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 26 septembre par un éclat d'obus au moment où il prononçait une vigoureuse contre-attaque à la tête de son régiment.

Maréchal des logis DEDIEU, 9^e régiment de chasseurs : faisant partie, le 29 août, d'une reconnaissance d'officier, a eu son cheval tué sous lui, a traversé une rivière à la nage et au travers de mille dangers, après un long parcours à pied, a réussi à rejoindre son régiment pour retourner aussitôt sur la ligne de feu.

Brigadier OMBES, 9^e régiment de chasseurs : faisant partie, le 29 août, d'une reconnaissance d'officier, s'est trouvé com-avec deux cavaliers en pleines lignes allemandes. Ayant essayé sans succès et au milieu de mille dangers de rejoindre son corps, a contourné les lignes allemandes derrière lesquelles il a parcouru à pied 200 kilomètres pour rejoindre son corps et a demandé aussitôt de retourner sur la ligne de feu.

Trompette BARBAZAN et cavalier LEGUY, 9^e rég. de chasseurs : même motif que le précédent.

Lieutenant-colonel MALET, 23^e d'artillerie : les 7, 8, 9 et 10 septembre, a donné, comme commandant le 23^e d'artillerie A. D. 34, le plus remarquable exemple de courage et de sang-froid en maintenant ses batteries en position et les faisant agir vigoureusement sous le feu écrasant des obusiers allemands.

Chef d'escadron JACQUEMIN, 23^e d'artillerie : les 7, 8, 9 et 10 septembre : a montré le plus grand courage, le plus grand sang-froid et une rare habileté en maintenant son groupe sous le feu écrasant des obusiers allemands et le faisant agir avec la plus grande activité et une admirable précision : le tir de son groupe a puissamment contribué au gain de la bataille sur le front du corps d'armée (2^e citation).

Capitaine ALBAFOUILLE, 23^e d'artillerie : s'est signalé les 7, 8, 9 et 10 septembre par le courage, l'énergie, l'activité et l'habileté avec lesquels il a commandé son groupe d'artillerie, dont le tir a puissamment contribué au gain de la bataille sur le front du corps d'armée (2^e citation).

Capitaine MERCADIER, 23^e d'artillerie : le 15 septembre, amenant la section de munitions d'artillerie placée sous son commandement, a reçu deux blessures.

Lieutenant DELPEGH, 23^e d'artillerie : avec un mépris absolu du danger, s'est porté sous le feu en avant des tranchées occupées par l'infanterie, dans le but d'observer le tir de l'artillerie. A constamment rempli depuis le 14 septembre avec la plus grande intelligence et le plus grand sang-froid la mission qui lui avait été confiée sur sa demande.

Lieutenant BENEDETTI, 57^e d'artillerie : a fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid au combat du 26 septembre où il a continué à soustraire aux coups de l'artillerie ennemie une partie du matériel de sa batterie. A été tué en cette circonstance.

Sous-lieutenant de réserve CHALON, 57^e d'artillerie : a fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid au combat du 26 septembre où il a contribué à soustraire aux coups de l'artillerie ennemie une partie du matériel de sa batterie. A été tué en cette circonstance.

Maréchal des logis ODAL, 57^e d'artillerie : a fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid au combat du 26 septembre, où il a contribué à soustraire aux coups de l'artillerie ennemie une partie du matériel de sa batterie. A été grièvement blessé en cette circonstance.

Maréchal des logis LASPLACES, 57^e d'artillerie : le 23 août, blessé d'une balle à l'épaule, est vaillamment resté à son poste et après avoir fait le lendemain panser sa blessure, a rejoint sa batterie et continué son service.

Capitaine BONVALLET, 2^e génie : le 22 août a maintenu sa compagnie prise d'enfilade par une mitrailleuse ennemie, sur la ligne de combat. Est tombé mortellement blessé de deux balles en essayant de franchir le premier une route battue par les feux de l'infanterie et de l'artillerie.

Capitaine ANGELERGUE, 2^e génie : Chargé d'établir des défenses accessoires devant les tranchées de première ligne, a exécuté pendant ce travail une reconnaissance très dangereuse jusqu'à 20 mètres des tranchées ennemies. A fait preuve de la plus grande intelligence et d'un sang-froid exceptionnel au cours de cette reconnaissance, qui a permis de situer exactement plusieurs tranchées ennemies.

Intendant militaire BOURGEOIS, directeur de l'intendance : a, depuis le début de la campagne, secondé le commandement avec une infatigable activité. A fait preuve de la plus grande compétence professionnelle et de l'initiative la plus féconde pour assurer la subsistance des troupes et satisfaire à tous leurs besoins. A contribué ainsi à maintenir excellente la situation matérielle et morale du corps d'armée malgré les épreuves prolongées que celui-ci a eu à surmonter.

Médecin-major ROUVILLOIS, chef de l'ambulance n° 5 : non loin de la ligne de feu, dans un village incendié par l'ennemi, a assuré l'évacuation d'un grand nombre de blessés, a installé une salle d'opérations sur des ruines et surmontant toutes les difficultés, a exécuté heureusement les opérations les plus graves. Grâce à ses interventions résolues, comme à sa haute valeur scientifique, a réussi à sauver la vie à de nombreux blessés.

21^e corps d'armée.

Sergent LONJARRET, caporal GOSSET, soldat LAUGÈRE, 370^e d'infanterie : le 25 août, ont transporté pendant 2 kilomètres, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, leur capitaine grièvement blessé et ne l'ont quitté qu'après l'avoir mis en lieu sûr. Laugère a été blessé au cours de cet acte de dévouement.

Soldat RENAUD, 349^e d'infanterie : le 21 septembre, a sauvé des mains des Allemands son lieutenant blessé en le portant sur son dos pendant plus d'un kilomètre au milieu des balles et des obus.

Corps d'armée colonial.

Lieutenant LAURENT, 37^e d'infanterie coloniale : belle conduite et bravoure au feu.

Groupes de divisions de réserve.

Capitaine CLAUSE, 336^e rég. d'infanterie : dans la nuit du 27 septembre, a résisté avec le bataillon qu'il commandait à une violente attaque de nuit, causant à l'ennemi des pertes considérables.

Sous-lieutenant MORVAN, 336^e d'infanterie : dans la nuit du 27 septembre, a dirigé lui-même des patrouilles près des lignes ennemies : s'est porté avec son peloton jusqu'à 300 mètres des lignes allemandes pour y organiser des tranchées.

Soldat DUROSIER, 336^e d'infanterie : trois fois de suite dans la même journée est parti volontairement pour reconnaître les tranchées ennemies, s'avançant seul jusqu'à 100 mètres de l'ennemi.

Lieutenant THEVENIN, 271^e d'infanterie : le 26 septembre, blessé au début de l'après-midi, est resté avec ses hommes, qu'il a maintenus sous un feu violent jusqu'au soir. N'a consenti à sortir de la tranchée qu'à dix-neuf heures.

Sous-lieutenant PAVAGEAU, 271^e d'infanterie : maintint, le 26 septembre, ses hommes en ordre dans les tranchées, sous un feu violent d'artillerie qui causa des pertes sérieuses et prit le commandement de sa compagnie après la disparition de son chef blessé.

Capitaine ROGER, 248^e d'infanterie : belle attitude dans la défense d'une localité. Par son énergie aida à prolonger la résistance.

Capitaine LE GUERRANNIC, 248^e d'infanterie : a montré en plusieurs circonstances comme agent de liaison, un grand courage et un beau sang-froid, en allant porter des ordres aux régiments de la brigade dans un bois sillonné de patrouilles allemandes.

Caporal CHARTIER, 247^e d'infanterie : resté seul avec deux hommes de sa section de mitrailleuses, tous les autres ayant été tués ou blessés dans la tranchée par des obus allemands, a continué à tirer jusqu'à ce que sa pièce soit complètement mise hors de combat et a rapporté tout son matériel.

Soldat DU MESNILDOT, brancardier, 225^e d'infanterie : grièvement blessé en pansant un de ses camarades. A, en plusieurs circonstances, fait preuve de beaucoup de courage et d'un grand dévouement.

Soldat réserviste POIVÉ, 202^e d'infanterie : après s'être signalé en maintes circonstances par son énergie et sa bravoure, s'est particulièrement distingué en allant seul chercher à 250 mètres des tranchées ennemies, sous les rafales de feu, plusieurs de ses camarades blessés.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Lieutenant-colonel SIMOND, 70^e territorial d'infanterie.

Capitaine FUGAIRE, 46^e bataillon de chasseurs : ne cesse d'être un exemple d'énergie et de mépris du danger et fait l'admiration de tous par son courage et son sang-froid. A repoussé 11 attaques, dont 6 à la baïonnette, poussées à moins de 50 mètres par des forces supérieures.

Capitaine territorial PATHÉ, service des places de Paris.

Capitaine MARTY, 253^e d'infanterie : a été grièvement blessé en se comportant vaillamment au combat du 19 août.

Capitaine LEFEBVRE-DESVALLIÈRES, 127^e territorial d'infanterie.

Chef de bataillon DRIANT, groupe de bataillons de chasseurs de la 145^e brigade : le 1^{er} septembre, a conduit une contre-attaque en marchant pendant plus d'une heure sous un feu violent d'artillerie lourde. A enlevé la position avec entrain et vigueur malgré le tir ininterrompu des mitrailleuses allemandes.

Chef de bataillon BRAUD, 140^e territorial d'infanterie.

Lieutenant-colonel AMIOT, 11^e territorial d'infanterie : a montré pendant la journée du 26 septembre, une énergie et un sang-froid peu communs, se mettant au début de l'action à la tête de ses hommes pour les entraîner par son exemple et restant toute la journée au milieu d'eux, empêchant toute défaillance.

Lieutenant-colonel GRUSS, artillerie territoriale du parc de place de Vincennes.

Lieutenant-colonel MACHART, 30^e d'artillerie : a commandé les 5, 6, 7 et 8 septembre avec autant de décision que d'à-propos. A tou-

jours fait preuve d'une bravoure allant jusqu'à la témérité, se portant pour effectuer des reconnaissances jusqu'à la ligne des avant-postes. A eu ses deux adjoints blessés grièvement.

Lieutenant-colonel D'ANDRÉ, 5^e chasseurs à cheval : a brillamment conduit son régiment, le 2 novembre, dans un combat contre l'infanterie ennemie, où il a été grièvement blessé.

Colonel d'infanterie MORDACQ : dans le commandement du 159^e régiment d'infanterie comme dans celui d'une brigade, n'a cessé de montrer activité, courage, calme confiant et connaissances militaires étendues. Blessé en contrôlant les dispositions de sa troupe.

Lieutenant-colonel MERCIER DU PATY DE CLAM, 117^e d'infanterie : a donné les plus beaux exemples de courage et d'autorité en entraînant la troupe au feu et à l'assaut. Atteint de deux blessures au bras et à la figure, a néanmoins conservé son commandement jusqu'à la fin de l'action. Evacué, a repris son poste le 10 octobre. A le 30 octobre, contribué à l'enlèvement d'un village, puis au maintien de nos positions en risquant sa vie pour éviter une contre-attaque ennemie.

Chef de bataillon TREILLARD, 117^e d'infanterie : énergique, excellent entraîneur d'hommes. Blessé, a rejoint son bataillon qu'il a commandé d'une façon admirable à la prise d'un village. Vient d'être atteint de quatre nouvelles blessures.

Lieutenant-colonel VIELLEARD, commandant le 11^e régiment de dragons : chargé pendant la nuit et la matinée du 10 octobre d'attaquer un village, en liaison avec des troupes d'infanterie territoriale déjà très éprouvées, a conduit cette attaque avec une grande énergie. Repoussé par une violente contre-attaque, a ramené ses escadrons en bon ordre malgré de grandes pertes et a fait preuve dans son commandement de beaucoup de courage, de calme, d'ordre et de sang-froid.

Au grade de chevalier.

Capitaine MESNIL, 42^e d'artillerie.

Capitaine MOSELET, 56^e d'artillerie : blessé d'une balle à la cuisse le 25 septembre à un poste d'observation très périlleux. Brillante conduite au combat.

Capitaine LEBEL, 1^{er} rég. d'artillerie à pied.

Capitaine VAUTHRAIN, 41^e d'artillerie : a été grièvement blessé le 9 septembre en maintenant l'ordre et le calme dans sa batterie soumise à un feu violent.

Capitaine DESPÉRI, 41^e d'artillerie : a été blessé grièvement le 31 août d'un éclat d'obus qui a déterminé l'ablation de l'œil gauche.

Capitaine TREMPAT, 22^e d'artillerie : grièvement blessé à la jambe étant à son poste de commandement.

Lieutenant MALARTRE, 3^e escadron du train des équipages : commandant le détachement du train du groupe de brancardiers de la 5^e division d'infanterie, a su maintenir en état parfait son élément malgré les fatigues imposées dans la nuit du 17 au 18 septembre 1914, assistant au relèvement des blessés à 200 mètres des lignes ennemies, a par son sang-froid et son énergie, assuré l'ordre dans son détachement et permis l'enlèvement de tous les blessés quelques instants avant la contre-attaque allemande.

Capitaine TOURET, 8^e escadron du train des équipages.

Chef de bataillon REYMOND, ministère de la guerre.

Capitaine BARBARIN, 1^{er} génie : excellent officier, très actif, intelligent. A commandé depuis le début de la guerre la compagnie 22/1 avec le plus entier dévouement et a rendu les plus grands services. Vient de prendre avec la même compétence le commandement par intérim du génie de corps. A fait ses preuves avec la 2^e division.

Capitaine BORET, 1^{er} groupe aéronautique militaire.

Capitaine PICOT DE PERSILHON, compagnie du génie 12/2 de la 24^e division d'infanterie : a fait preuve, pendant l'attaque de nuit des tranchées allemandes, d'un courage digne d'être cité en exemple, en conduisant sa compagnie jusqu'à 100 mètres des retranchements ennemis pour déposer une gaine de vingt-cinq pétards et les faire détoner. Assailli par le feu des mitrailleuses et ne pouvant terminer sa mission, a continué à

lutter avec le 1^{er} bataillon du 100^e d'infanterie et a, par son exemple, entraîné sa compagnie et protégé le mouvement de repli.

Capitaine JACQUOT, à Toul.

Capitaine LUX, 1^{re} compagnie de sapeurs de chemins de fer : officier de premier ordre qui a commandé sa compagnie avec la plus grande énergie pendant les opérations.

Sous-intendant DEBLAYE.

Sous-intendant MAKILIEN, 2^e corps d'armée : a fait preuve de beaucoup d'activité et de compétence depuis le commencement des opérations.

Sous-intendant VILLENEUVE.

Sous-intendant GUYON, 2^e corps d'armée : très actif, plein d'entrain et d'endurance, plusieurs campagnes au Maroc, dirige avec une remarquable compétence les services d'une division d'infanterie.

Médecin-major DAVID DE DREZIGUE, 47^e d'infanterie.

Médecin-aide-major OZANNE, ambulance de la 69^e division : blessé le 18 septembre par un éclat d'obus dans la région occipitale au moment où il soignait les blessés de l'ambulance n° 3 établie dans un village soumis à un bombardement intense. A montré dans cette circonstance une grande force d'âme et un bel esprit de sacrifice.

Médecin-major RISPAL, 83^e d'infanterie.

Médecin-major LEFEBRE, 8^e division d'infanterie : excellent serviteur, très dévoué, qui, depuis le commencement de la campagne, a exécuté avec le plus grand dévouement et beaucoup de compétence une tâche des plus dures.

Médecin-major DEFOUG, 34^e d'infanterie.

Médecin-major TRASSAGNAC, 10^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand dévouement, particulièrement le 24 septembre, donnant des soins aux blessés sous une pluie de projectiles et assurant l'évacuation.

Médecin-major BAUMELOU, 16^e d'artillerie.

Médecin-major ESCANDE DE MESSIERES, 141^e d'infanterie : a fait preuve d'un beau courage et d'un remarquable sang-froid dans un combat en soignant les blessés sous une grêle de projectiles.

Médecin-major COMBE, 6^e génie.

Médecin-major RAYMOND, chef du groupe de brancardiers de la 53^e division de réserve. Du 26 au 29 août, a fait preuve d'une grande énergie et d'un sang-froid remarquable, en recueillant, pansant et évacuant sous le feu de nombreux blessés dont aucun, grâce à lui, n'est resté aux mains de l'ennemi.

Médecin-major LESTERLIN, 85^e rég. d'infanterie.

Médecin-major CASSAU, 38^e d'infanterie : étant seul médecin de l'active dans son régiment dès le début de la campagne, a fait face à toutes les obligations de son service avec un zèle, une activité absolument exceptionnels. En particulier, a fait organiser et fonctionner avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid les postes de secours dans les diverses affaires auxquelles le régiment a pris part. Grâce aux mesures prises, les postes de secours ont fonctionné avec un rendement maximum dans un minimum de temps et n'ont été déplacés qu'à la dernière minute et sous le feu de l'ennemi.

Médecin-major COMTE, 101^e d'infanterie.

Médecin-major SPIRE, 159^e d'infanterie : depuis le commencement de la campagne, a assuré son service avec le plus grand dévouement, n'ayant qu'une idée, se rapprocher de la ligne pour soigner les blessés.

Médecin-major ROUSSEL, groupe de brancardiers de la 45^e division.

Médecin-major POIREE, 52^e d'infanterie : quoique ayant eu la joue perforée par une balle le 14 août, blessure ne lui permettant pas de s'alimenter, refusant son évacuation a continué à relever et à prodiguer ses soins aux nombreux blessés de son régiment.

Officier d'administration LEWAL, 1^{er} groupe de la 4^e armée : officier d'administration d'un dévouement absolu.

Aumônier SEREPEL, du groupe de brancardiers de la 69^e division de réserve : blessé le 18 septembre à l'ambulance n° 3, au moment où il donnait des secours aux blessés. Avait, pendant la retraite des jours précédents, exercé une influence morale très efficace sur les hommes en cherchant à remonter leur courage.

Capitaine CHAMPEL, infanterie coloniale.

Capitaine TRIOL, 23^e d'infanterie coloniale : a commandé sa compagnie, au cours des différents combats, avec énergie, calme et sang-

froid. S'est souvent proposé pour des missions périlleuses. A été blessé.

Lieutenant BONNE, infanterie coloniale.

Lieutenant ANDRÉ, 4^e d'infanterie coloniale : brillante conduite au feu ; ayant été blessé, a refusé formellement qu'on s'occupe de lui.

Capitaine BROCH d'HOTELANS, infanterie coloniale.

Lieutenant LAPRUN, 23^e d'infanterie coloniale : a enlevé brillamment sa compagnie et a été blessé d'une balle au bras.

Capitaine MILOT, infanterie coloniale.

Capitaine LOUIS, 1^{er} rég. d'infanterie coloniale : a fait preuve de réelles qualités militaires. A été blessé.

Capitaine BAFFOY, infanterie coloniale.

Capitaine MUSSAT, 7^e d'infanterie coloniale : belle conduite au feu. Blessé à la jambe.

Médecin-major ROUSSEAU : a fait preuve de réelles qualités de calme et de dévouement en dirigeant l'installation des postes de secours dans des conditions particulièrement dangereuses en raison du tir de l'artillerie lourde allemande et en assurant jusqu'à trois heures du matin le pansement des blessés.

Médecin-major MAUPETIT : officier de grand mérite, d'une énergie inlassable. A fait preuve depuis le commencement de la campagne de qualités militaires et professionnelles éminentes. A assuré d'une façon parfaite le service des évacuations de l'avant, relevant les blessés sous le feu de l'ennemi. S'est signalé à l'attention de tous les chefs militaires qui l'ont vu à l'œuvre.

Payeur principal BLANCHON : a assuré avec une compétence remarquable la direction de son service. Fonctionnaire intelligent, dévoué et plein d'initiative. Donne toute satisfaction au commandement depuis le début de la guerre. Ses services en guerre, ainsi que son ancienneté dans son emploi, semblent justifier entièrement l'attribution de la croix de la Légion d'honneur.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant-chef LOUSTEAU, 34^e rég. d'infanterie : le 29 août, fit preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid. Son capitaine ayant été tué, il contribua à maintenir sa compagnie sur la ligne, sut rallier autour de sa section des hommes débandés et retarda le mouvement en avant de l'ennemi par ses feux bien dirigés.

Sergent DURQUE, 49^e rég. d'infanterie : étant dans la tranchée, s'est porté sur le parapet au moment de l'attaque, a exhorté ses camarades à faire leur devoir, les a absous en qualité de prêtre et a donné les secours de la religion à tous les blessés. N'est sorti que le dernier de sa tranchée.

Soldat BEDUCHAUD, 49^e d'infanterie : blessé à l'épaule le 3 septembre, ne pouvant se servir de son arme, il se propose pour transmettre les ordres. Envoyé à l'ambulance par son capitaine, il en revient après pansement sommaire pour ne pas encombrer l'ambulance, dit-il, et reprend sa place dans le rang. Dans une autre affaire, se trouvant en face de deux sous-officiers allemands qui lui crient « Haut les mains ! » tue l'un d'eux, blesse le second de sa baïonnette et lui donne à boire après l'avoir désarmé.

Adjudant SEGUI, 12^e d'infanterie : brillante conduite au combat.

Sergent ANCELET, 41^e d'infanterie coloniale : sous un feu violent d'artillerie, a essayé d'enlever le corps de son chef de bataillon. N'a pu réussir, trahi par ses forces. Blessé le 12 septembre d'un éclat d'obus à l'épaule droite.

Sergent POTIER, 21^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'allant et de ténacité dans tous les combats auxquels sa compagnie a pris part. Le 21 août, en particulier, a montré une ardeur remarquable et fait preuve de cranerie, de sang-froid et d'autorité pendant l'assaut et pendant le repliement qui suivit l'assaut ; a une grande autorité sur ses hommes et montre la plus grande énergie comme chef. Blessé le 16 septembre.

Adjudant FONTAN, 126^e d'infanterie : très énergique. A commandé sa section avec intelligence et sang-froid. Quoique blessé, a conservé le commandement de sa section.

Soldat MAURY, 100^e d'infanterie : s'est conduit avec beaucoup de bravoure et de sang-froid au combat de nuit du 20 au 21 septembre, en restant des derniers sur la ligne de feu et en ne se retirant qu'en emmenant un de ses camarades blessés.

Adjudant PASCO, 6^e génie : a donné le plus bel exemple à ses hommes en occupant seul une tranchée soumise au feu des mitrailleuses ennemies et en ajustant sur l'ennemi avec un calme remarquable un feu très efficace.

Soldat SARRAUTE, 50^e d'infanterie : blessé à quelques mètres des tranchées allemandes est resté sur place pendant douze heures, s'est laissé fouiller par les ennemis en faisant le mort, puis a rejoint son régiment pendant la nuit et a rapporté des renseignements précieux.

Maitre pointeur THEILLAUD, 52^e d'artillerie : pendant les rudes journées des 7, 8, 9, 10 septembre, alors que les officiers, sous-officiers et beaucoup des servants de la batterie étaient tués ou blessés, a continué avec le plus bel esprit de sacrifice à pointer sa pièce dans le plus grand calme et le plus beau sang-froid. A vu tomber près de lui tous les camarades de sa pièce à deux reprises différentes.

Sergent MENARD, 107^e d'infanterie : sur la demande du commandant d'un régiment voisin, s'est offert spontanément comme volontaire pour prendre le commandement d'une patrouille dans une situation considérée comme très périlleuse. A parfaitement rempli sa mission. Un homme de sa patrouille ayant été blessé à 150 mètres des tranchées ennemies, est revenu en arrière pour poser son fusil en lieu sûr et est retourné sous les balles prendre le blessé qu'il a rapporté sur son dos dans les lignes françaises, faisant un parcours de 600 mètres sous la fusillade ennemie.

Sergent réserviste LUMET, 90^e d'infanterie : le 30 septembre s'est porté en avant avec sa section sous un feu des plus violents. Gagnant plusieurs centaines de mètres, est arrivé jusqu'à 80 mètres des tranchées ennemies, s'y est maintenu trois heures avec ses hommes malgré des pertes sérieuses. Ne s'est replié que par ordre.

Sapeur MALVAUD, 32^e d'infanterie : grâce à son énergie, à son courage et à sa présence d'esprit, après avoir été cerné de tous côtés par l'ennemi, dans le combat du 8 septembre, a réussi avec le concours d'un de ses camarades du 66^e, à sauver le drapeau du 32^e en traversant les lignes ennemies sous un feu nourri d'infanterie et d'artillerie.

Sergent DUBOIS, 107^e d'infanterie : malgré son jeune âge et sa faible ancienneté, s'est imposé à ses camarades et à ses hommes par son énergie, son audace, son courage absolument exceptionnels. Au combat du 12 octobre, a entraîné sa section en face une section de mitrailleuses ennemies à 700 mètres, est revenu par deux fois sous une grêle de balles aux tranchées de 2^e ligne pour y chercher des hommes qui y étaient restés et les a amenés au feu.

Caporal POUTE DE PUYBAUDET, 107^e d'infanterie : au combat du 12 octobre, les servants de la mitrailleuse aveuglés par la poussière ou blessés par les éclats d'obus, s'étant réfugiés dans un abri, est resté auprès de ses pièces n'abandonnant la position de tir que sur l'ordre du chef de section et après avoir sauvé personnellement tout le matériel en faisant plusieurs allées et venues sous les rafales de balles et d'obus.

Caporal ISAAC, clairon, 19^e d'infanterie : au moment de l'attaque de la cote 141, sonnait la charge aux côtés de son sous-lieutenant, blessé a continué jusqu'au bout. Cité déjà à l'ordre du 11^e corps.

Caporal LEBRETON, 65^e d'infanterie : une attaque de flanc étant tentée par l'ennemi, un groupe d'une vingtaine d'hommes a été déployé pour s'opposer à ce mouvement. Le caporal Lebreton en a pris le commandement sous la canonnade et la fusillade, l'a commandé avec le plus grand calme et la plus grande autorité ; commandant des feux de salve de façon parfaite et assurant son approvisionnement en munitions auprès des éléments non engagés de la compagnie. S'est distingué plusieurs fois depuis le commencement de la campagne.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7.